

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le 11 novembre 2015

Alain Deneault

Numéro 313, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deneault, A. (2016). Le 11 novembre 2015. *Liberté*, (313), 49–50.

Tous droits réservés © Alain Deneault, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ALAIN DENEALT

ZONE FRANCHE

Le 11 novembre 2015

Le Journal de Montréal comme vous ne l'avez jamais lu.

L'IDÉE a d'abord été suggérée au journaliste et essayiste Laurent Laplante en 1987 par son éditeur de la maison du Beffroi : lire et relire ad nauseam la même édition d'un quotidien pendant toute une saison afin d'en arriver à une lecture nouvelle. En l'occurrence, il s'agissait d'un exemplaire daté du 24 octobre 1987 de *La Presse*. Je me suis pour ma part auto-infligé l'édition du 11 novembre 2015 du *Journal de Montréal*. À force d'éplucher le même exemplaire, des stratégies éditoriales apparaissent davantage qu'à la lecture courante. Aussi, certains thèmes deviennent si rapidement obsolètes qu'ils ne nous dominent plus autant que lorsque « l'actualité » les dicte. Ainsi, c'est l'objet dans sa globalité qui apparaît au regard, on ne discrimine plus de la même manière la publicité des informations courantes, pas plus qu'on ne tient compte du découpage qu'opèrent normalement les différentes rubriques.

L'exercice oulipien mène droit à un constat : ce tabloïd satisfait les diverses pulsions qui peuvent motiver la lecture d'un journal – apprendre, s'émouvoir, analyser, critiquer, s'exprimer –, mais sur un mode réfracté. Autrement dit, la tension que le journal suscite, d'une part, dans une section donnée de son édition, il la soulage d'autre part sur des enjeux d'une tout autre nature. Cela se vérifie dès le haut de la page frontispice : « J'AI PEUR POUR MA VIE », déclare un ex-informateur de la police qui « se dit abandonné », tandis que nous rassure au rez-de-chaussée de la page une publicité annonçant une journée portes ouvertes aux « gens du bel âge », au-dessus d'un ruban d'images apaisantes. Ainsi se répondent tout au long de la lecture les éléments du journal.

Au départ, tout est troublant, estomaquant, abraca-dabrante. On est sidéré de vivre dans un tel monde. C'est l'état d'esprit dans lequel nous plonge les titres agressifs. Au traitement de la nouvelle concernant notre policier

toujours « ABANDONNÉ PAR LA POLICE », en majuscules à la page 3, s'ajoute l'information concernant un « chevreuil abattu dans une épicerie ». Les articles suivants font état d'un ordre où tout le monde semble avoir perdu la tête et où la pensée ne semble même pas avoir de prise. Les nombreux récits judiciaires en attestent. « La maladie de Guy Turcotte », le meurtrier de ses enfants qui défraie la chronique, est « comparée à un simple rhume », tandis que le frère d'une femme victime d'une erreur médicale se dit « « dégoûté » par le système ».

Ce n'est que le début. Un chroniqueur populiste nous parle d'un soldat qui est allé « mourir pour rien », à côté d'un court texte qui fait état d'une preuve judiciaire que la police a détruite « par erreur ». La page suivante nous accueille avec la photographie d'une voiture renversée. Il n'en reste plus rien. « Un automobiliste chute d'un viaduc », hurle-t-on sur fond rouge. Seule bonne nouvelle à ce stade : Godasse, délateur dans un cas judiciaire concernant une mafia de motards, jouira d'une libération hâtive parce que son comportement fut exemplaire. Deux pleines pages nous indiquent ensuite de ne pas jeter dans les toilettes seringues, cotons-tiges, cheveux ou tampons parce que la Ville de Montréal déverse sauvagement des milliards de litres d'eaux usées directement dans le fleuve.

Le monde est simplement sens dessus dessous : cette femme, par exemple, qui réalise son rêve en auditionnant pour participer à une émission de télévision grand public, « puis disparaît ». On la cherche depuis trois semaines. Tout semble survenir sauvagement, à l'aveugle. Peut-on concevoir qu'un policier de la Sûreté du Québec, qui plus est ancien garde du corps, « se tue en moto » quelques mois seulement après avoir pris sa retraite ? Et cela dans un monde si invraisemblable qu'on en vient à croire un accusé qui prétend avoir accompagné en voiture, sans le savoir, deux redoutables criminels. Bref, on l'aura compris, la tonalité de base du journal consiste à enfilier sur le collier du monde une série de perles qui semblent toutes plus insolites, incroyables et intraitables les unes que les autres. Des pauvres, on ne parlera de leur vie que si elle paraît incompréhensible.

Les principaux comptes rendus politiques portent sur des thèmes qui invitent seulement à rouspéter. Ce sont les maires d'arrondissement de la Ville de Montréal qui en appellent (*encore!* croit-on entendre) à une hausse de taxes. C'est le déficit budgétaire du gouvernement fédéral qu'un économiste annonce comme étant « plus lourd que prévu ». C'est la ministre fédérale qui se dédouane de toute responsabilité, par rapport à Québec, dans l'affaire des remarques sexistes et racistes qu'ont tenues des policiers à l'égard des Premières Nations. « La CAQ réclame un grand ménage à la SAQ. » Sous la rubrique « Le bordel informatique », on apprend que le gouvernement du Québec entreprend de définir de nouvelles règles d'attribution de contrat. Et le reste file comme du papier à musique : les syndicats gâchent la période du dîner à l'Assemblée nationale, tandis qu'on semble se féliciter que les assistés sociaux soient désormais mis « au travail forcé » par le ministre Sam Hamad. J'en passe...

Autant d'informations fracassantes et déconcertantes, qu'on finit par prendre très au sérieux à force de les relire, nous appellent à nous émouvoir, car ce sont bien des drames qui se jouent sous l'appellation consacrée de « faits divers » ou de « cas judiciaires ». Cet émoi, le journal le prendra en charge, mais de manière décalée. Il ne faudrait pas qu'on s'arrête sur les saillies déroutantes de notre monde : en même temps qu'on nous les présente avec fracas, on les traite comme des anecdotes. Et les émotions, dans l'esprit d'une sorte de division du travail des sujets du journal, ce seront des « vedettes » qui s'en acquitteront. Déjà en une, le quotidien nous invite impérativement à aller « voir Céline au Caesars Palace ». Dans les pages « culturelles », tout est

« J'AI PEUR POUR MA VIE », déclare un
ex-informateur de la police qui « se dit
abandonné », tandis que nous rassure au
rez-de-chaussée de la page une publicité
annonçant une journée portes ouvertes
aux « gens du bel âge », au-dessus d'un
ruban d'images apaisantes.
Ainsi se répondent tout au long de la
lecture les éléments du journal.

affaire d'amitiés, de joies, de succès, d'espoirs et de souvenirs. Festivals, spectacles, remises de prix et autres prestations spectaculaires tournent autour des termes « hommage », « heureux », « vedette », « légende », « magie ». Le courrier du cœur, dit « Psycho », finira d'enfoncer le clou.

Enfin Facal vient. Nous voici aux pages éditoriales. Ça discute fort. Une série de signatures ostensibles doublées de photos des auteurs annoncent des positions tranchées. C'est que la forme brève ne permet rien d'autre qu'un parti pris tapageur. Le sociologue regrette que le Québec soit réduit au rôle d'une « tribu » dans le débat public tandis que Michel Hébert assène un slogan – « Oui à l'austérité! » – qui laisse sans voix. Ce texte, comme un autre, s'en prend à Québec solidaire comme à une puissance politique que l'on aurait raison de craindre gravement, tandis que Lise Ravary élève le débat en revendiquant de pouvoir fêter Noël en se dressant contre les tendances à l'autocensure dont nous font souffrir de redoutables étrangers. Essentiellement, il convient de retenir que l'analyse ne porte pas nécessairement sur les informations diffusées dans les pages antérieures, puisqu'elle vise à satisfaire d'abord et avant tout un

besoin d'analyse demeuré vague. Les positions doivent rester unilatérales, succinctes et péremptoires.

Après tant d'épreuves, une fois arrivé à la section économie, baptisée brutalement « Argent » dans cette publication, on finira par retrouver son calme. Le discours reste tonique et les points de vue sont francs, mais on se sent entrer dans une zone sous contrôle. Les experts savent de quoi ils parlent. Soudainement, le réel ne nous échappe plus et commande autre chose que des exclamations. Au regard des courbes, palmarès et données chiffrées, on dote même le lecteur de données pratiques aux fins d'une consommation avisée.

On éprouvera à la fin une réelle envie de mettre cette matière en perspective et de faire subir l'épreuve d'une pensée critique à tous ces éléments épars. En cela, et de loin, les pages sportives, puisque leur objet est sans conséquence aucune, se montreront de loin les plus réfléchies, les mieux méditées, les plus sérieuses, les plus cohérentes. Rien n'échappera à l'œil aguerri d'une armée de reporters capables de faire des liens entre le budget d'une équipe, l'âge d'un athlète, l'histoire de son rendement dans les situations les plus particulières et l'état de son genou droit. Un diagramme circulaire nous apprendra aussi que l'équipe de Pittsburgh a compté jusqu'alors cinq buts à l'occasion de quarante-quatre désavantages numériques. Et on ne manquera pas de signaler que les Jaguars de Jacksonville commettent encore beaucoup trop de revirements malgré les six matches de deux passes de touchés de leur jeune quart-arrière. Mais tant de considérations stériles continuent de mener à l'impasse.

L'enseignante et journaliste Marie Bénilde a signalé par le menu, dans son livre *On achète bien les cerveaux*, combien les médias travaillent avec zèle à acclimater l'esprit de leurs lecteurs pour les disposer à accueillir favorablement les offres publicitaires. C'est, se dit-on enfin, ce que semblent faire sciemment les architectes du *Journal de Montréal*. Car à même la déferlante qu'il propose, le besoin de cohérence et de sérieux qu'elle ne manque pas de provoquer ne se trouve pas mieux satisfait que dans les espaces publicitaires. Nous voilà alors en train d'éprouver enfin ce sentiment de sécurité, de confort, de rationalité et de consolation que tout le reste du journal appelle. En regard des éclats d'informations qui y giclent, des mots d'ordre qu'il aboie et des médiations stériles qu'il conduit obsessionnellement, la publicité semble redonner à la pensée ses droits. Elle nous attire spontanément. Par un effet de style qui regarde l'ensemble de la publication elle-même, soudainement, telle voiture rouge, tel manteau d'hiver en solde et dignement porté par une série de citoyens, tel pommeau de douche en acier inoxydable ou tel filet de saumon apparaissent comme les derniers gages de la vie structurante de l'esprit. **L**

♦ **Alain Deneault** est essayiste. Dans le cadre d'une soirée publique organisée le 28 janvier 2016 par la revue *L'Esprit libre*, il a présenté, sur le thème du journalisme d'opinion au Québec, une ébauche de la présente chronique.